



présente :

de Maurice Couturier (collection : « Témoins »)

extrait de son ouvrage, *Chronique de l'oubli*

(sorti en 2008)

Dans ce livre, truculent et poétique à la fois, Maurice Couturier raconte, avec une sensibilité non dépourvue d'âpreté par endroits, son enfance de petit paysan vendéen que rien, a priori, ne destinait à l'écriture. Né au Moyen Âge, comme il dit, dans une société isolée qui ne connaissait aucun des comforts modernes mais vivait en étroit contact avec la nature et toujours à portée de voix des cloches de l'église, il partit à la découverte de ce verdoyant petit coin de bocage grouillant de réservoirs mais hanté aussi par des forces occultes.

Après une ouverture poétique évoquant la vie prénatale et la naissance, l'auteur se penche avec sollicitude sur les principaux moments de sa petite enfance, s'appuyant tantôt sur ses propres souvenirs, tantôt sur ceux de sa mère ou de ses frères et sœurs, reconnaissant que tout ce passé, si étrange à ses yeux d'adulte, lui échappe bien souvent. Il interroge les grands écrivains qu'il a fréquentés au cours de sa carrière de littéraire et dont les œuvres évoquent des expériences plus ou moins analogues aux siennes, Proust, Joyce, Nabokov et bien d'autres encore, pour tenter de faire revivre les moments les plus insaisissables et leur donner sens.

Il a vécu sa petite enfance pendant l'Occupation dans un rapport quasi symbiotique avec sa mère, femme imaginative et cultivée, mais a eu des rapports souvent tendus avec son père, un paysan rude et parfois violent, grand chasseur devant l'Éternel, et qui était toujours hanté par le diable. Il a connu des peurs paniques qui, paradoxalement, ont perdu de leur intensité le jour où, par son incurie de petit garçon de sept ans, il a causé la mort des quatre vaches de son père à un passage à niveau. La religion rythmait tous les moments de l'existence à cette époque-là et réglementait de manière intransigeante les comportements et l'éthique de cette société paysanne. Elle s'efforçait par tous les moyens d'exercer son pouvoir sur la vie sexuelle des gens, des femmes et des enfants en particulier. C'est sous l'empire de cette loi que le petit garçon vécut son éveil sexuel, ce qui, paradoxalement, l'incita à développer une érotique raffinée et allait contribuer, sans doute, à orienter ses choix en matière d'écriture. Privé de livres dans sa famille, il éprouva des difficultés à maîtriser la langue française, peut-être parce qu'il était tiraillé entre le patois pesant que parlait toute la population environnante, son père en particulier, et le français que sa mère n'avait aucune peine à parler lorsque arrivait un Parisien en vacance.

Derrière tous ces récits, prolongés qu'ils sont par l'évocation d'événements plus tardifs, ceux qui se rapportent à la guerre d'Algérie en particulier, on voit lentement émerger la personnalité de l'homme de culture et de l'écrivain qui n'a cependant jamais renié ses racines. C'est avec une étonnante sincérité et une infinie délicatesse dans l'expression qu'il revisite sa petite enfance, mais sans jamais se découvrir (aux deux sens du mot) totalement.

Quelques extraits de l'ouvrage

Préambule

Chaud, fracassant, mouillé, enveloppant, le noir absolu... Non, même pas, un noyau de rien dans rien, je ne suis pas, je deviens. Je deviens deux, puis quatre, puis huit, et ainsi de suite à l'infini jusqu'à devenir un, rien qu'un. Un un qui ne sait pas qu'il est un, ne sait pas qu'il est, qu'il devient, suspendu dans un vide qui, en fait, est un plein, un plein chaud, fracassant, mouillé, enveloppant, le noir absolu. Un un qui ne sait pas d'où il vient, car avant il n'y a rien de ce qui est aujourd'hui sien. Qui ne sait pas où il va, n'a aucune idée du lendemain. Ni d'hier, à vrai dire, ni d'aujourd'hui, de maintenant où il est multitude et rien. Même pas quelque chose qui a chaud, qui est mouillé, enveloppé, ne voit rien. Je ne suis ici pour personne ; je ne suis ici personne ; je ne suis pas ; je pas ; je, pas encore. Peut-être demain. Ça parle, ça remue, ça déménage. Peut-être est-ce à moi que ça parle, pour moi qu'on se remue, vers moi qu'on déménage, mais comment le savoir ? Impossible, je ne suis pas moi, pas déjà, seulement un ici dedans, et c'est bon. Oui, je ne suis qu'un dedans. Dedans quoi, dedans qui, je ne le sais pas, mais c'est chaud, c'est mouillé, c'est bon.

Chapitre 1

Mon histoire débute vraiment sur les genoux de Rachel dans un coin verdoyant de la campagne vendéenne, à cent kilomètres à l'ouest de Poitiers, que des barbares, venus du Nord cette fois, occupent depuis près de deux ans. Deux rivières paresseuses, escortées par des rangées de peupliers décharnés, glougloutent à travers les prés couverts de gelée blanche ; deux cents mètres plus loin vers la gauche, elles vont faire leur jonction. Notre char à bancs, tiré par Grisette, une vieille jument grise dotée d'une solide réputation et dont il sera souvent question – elle me doit une jambe, nom de nom ! – avance sur le chemin caillouteux entre les buissons. Sur notre droite, les cinq arches vertigineuses du pont et ces mêmes peupliers décharnés qui escortent les deux rivières sculptent le ciel bas et gris. Les flaques gorgées de glace crépitent sous les sabots de Grisette et les roues du char à bancs. Mon père, pour lors silencieux, brandit le fouet en préparation de la côte raide qui, Grisette aidant, nous conduira jusqu'à la route asphaltée et à la civilisation, mais, au dernier moment, il interrompt son geste ayant aperçu Auduger, un vieil ami de la famille, qui fait Dieu sait quoi, de l'autre côté du buisson. C'est le jour du Nouvel An : il devrait être chez lui ou chez ses parents, au lieu de musarder à travers champ. Notre char à bancs s'arrête, tandis que mon père et Auduger se souhaitent la bonne année et surtout une bonne santé, c'est le plus important.

« Bonne année, Rachel (dit Auduger, qui, comme maints paysans et ouvriers des environs est peut-être un brin amoureux d'elle, platoniquement s'entend.) Quelle jolie petite fille tu as là ! » dit le paysan, en un français suspect et non en patois vendéen □ ma mère ou moi ayant effectué la traduction entre-temps. Il s'agit là, on l'aura compris, du récit que fit ma mère de très nombreuses fois, et non de mon propre souvenir de l'événement : je n'avais après tout qu'un peu plus de deux ans et, pour lors, dormais sans doute à

poings fermés, bercé par le roulis du char à bancs. Le compliment s'adressait sans doute autant à ma mère qu'à son fiston. À l'époque, dit la chronique familiale qu'aucune photo ne vient corroborer (on prenait peu de photos pendant l'occupation), j'avais des cheveux longs et bouclés que ma mère lissait avec amour entre ses doigts ; c'était un objet d'orgueil pour elle, plus sans doute que pour moi. Peut-être s'attendait-elle à avoir une fille à ma naissance après deux garçons. Freud aurait eu beaucoup à dire sur le sujet si on l'avait interrogé, mais on n'avait pas plus entendu parler de lui dans ce coin de Vendée qu'à Combray, quelques générations auparavant. N'empêche que ma mère s'empressa de rétorquer : « C'est un garçon » [ou plutôt, sans doute, « ô lét un gâ »], pas tant pour rétablir la vérité, peut-être, que pour solliciter un compliment plus appuyé, lequel ne se fit pas attendre : « On dirait pas, Rachel ». Cela dut faire chaud au cœur de ma mère qui, de toute évidence, n'attendait rien de moins du manant.

Chapitre 3

J'entendis un long sifflement à droite, en direction du Breuil-Barret, qui ricocha contre les rochers et, presque aussitôt, l'énorme locomotive fumante et toute noire, lancée à vive allure, déboucha dans le virage et se remit à siffler sans discontinuer ; le conducteur du train espérait peut-être ainsi obliger mes vaches à s'écarter. A moins qu'il ait voulu renarder sa colère sur le stupide berger. Les freins crissèrent mais la lourde machine était bien incapable de s'arrêter dans le court espace entre le virage et mon petit troupeau. Je relâchai le portillon, criant à pleins poumons : « Arrêtez ! Arrêtez ! », comme si mes cris pouvaient avoir quelque effet, tandis que la locomotive satanique poursuivait sa course en crachant des nuages de vapeur, en crissant, et en poussant son sifflement strident, et que Monette aboyait à la mort de l'autre côté de la voie. Juste avant que la locomotive n'arrive à ma hauteur, je vis surgir de la petite fenêtre latérale le visage du conducteur, noir et rageur, et crus comprendre au milieu de tout ce tintamarre qu'il proférait contre moi des torrents d'injures. Aussitôt, presque, le monstre fumant heurta de plein fouet la Fleurie qui se trouvait au milieu de la voie et la fit rouler comme un tonneau sur les rails pendant plusieurs dizaines de mètres, puis il bouscula la Basilic qui, à gauche, s'avancait sur l'étroit sentier – elle fit encore quelques pas en titubant avant de s'effondrer... Ce qu'il advint des deux autres vaches de l'autre côté, je ne le vis pas, mais je compris aussitôt que, par ma faute, le petit troupeau de mon père était anéanti en entier.

Chapitre 5

...En revanche, lorsqu'une jeune maman, ouvrant son vêtement, découvrait son gros sein blanc et attablait son bébé qui, aussitôt, se mettait à sucer goulûment, j'étais surpris de pouvoir assister en toute quiétude à ce spectacle excitant. Le sein de la voisine ou de la cousine, dissimulé scrupuleusement en toute autre occasion, devenait soudain objet d'adoration. « Oh, l'auguste sacrement ! »... Tout le monde faisait semblant de regarder le goulu d'un air attendri mais lorgnait en fait le sein blanc dont le mamelon était tout

rouge et turgescents quand le bébé lâchait prise pour piquer un roupillon ; le sein redevenant illico indécent, la maman refermait à la hâte son vêtement.

...

Elle se lève, s'approche et prend une robe à rayures bleu et blanc à la jupe gonflée. Puis, elle se dirige vers le lit défait, y dépose la robe, et, sans sourciller, passe sa chemise de nuit par-dessus ses cheveux bouclés. Le petit a onze ans, il ne va pas s'effaroucher. Je ne peux m'empêcher, pourtant, malgré mon jeune âge, de caresser d'un battement de paupières ses jolis seins taquins et satinés, couronnés d'une baie ambrée. Lorsqu'elle rabaisse les bras et jette sa chemise sur le lit, ils ne perdent rien de leur satin ni de leur fermeté. Elle fait comme s'il n'y avait là rien qui puisse me choquer ; pour elle, grande liseuse de romans, je ne suis, sans doute, qu'un jeune page innocent ou un eunuque patient. Sa petite culotte en dentelle, ultime rempart de mon innocence, a des bâillements effrontés. Elle s'enveloppe les seins dans deux coupes en satin sans remarquer dans la glace la pâleur du gamin.

Coda

Un jour, mon épouse a tenté de reproduire sur la toile cette photo de famille : elle a peint sans difficulté et dans un style quelque peu gothique, mes parents ainsi que mes deux frères et ma sœur, puis elle s'est « attaquée » à moi, peignant mon petit corps, les contours de ma tête mais s'arrêtant là, incapable de dessiner ma bouche, mon nez et mes yeux, peut-être parce qu'elle cherchait là vainement les traits de mon visage présent et aussi l'empreinte de ses propres sentiments. Car les sentiments de l'autre à votre égard, ça vous sculpte et façonne un visage, l'embellit ou l'enlaidit, selon. Ce tableau est resté inachevé, avec ce bébé sans visage au milieu, proto-moi ébahi mais pas moi maintenant, même latent. Un espace en pointillé sur un formulaire administratif, un écran vide, un panneau publicitaire inoccupé ? Une énigme, une promesse, un défi ? Non, une page blanche dans ce petit carnet à la couverture rouge que m'a offert la blonde voisine – je l'ouvre, le feuillette, il est à moi, il est moi –, même si, pour ma mère, il n'a jamais existé !